

CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



JAMES VAN DRUNEN

SOMMAIRE

James Van Drunen—Portrait. Ch. Tihon.
James Van Drunen, Pierre M. Olin.
A bord, Aug. Vierset.
Heures de flânerie, Hub. Krains.
Japonaiseries, O-mo-ca-naï.
Rêve d'étudiant, Girazollet.
Le corbeau, Paul Maury.
Bibliographie,
Chronique des théâtres, P. -Moriski. - Sphinx
Fantaisie nocturne, dessin, Joseph D.

James Vandrunen.

Une évolution curieuse, celle qui a peu à peu éloigné du public toute une élite d'artistes. Il semble que le public par le nombre vraiment incroyable de ses dernières et impardonnables bévues eut tenu à justifier ce mépris cruel. Quand l'avons-nous vu saluer une œuvre d'art qui fut vraiment d'Art ? Les succès de ces dernières années ? Tous à des non-valeurs. Parfois il adopte une œuvre belle, mais c'est là un retour sur lui-même, retour amené par les efforts infatigables d'esprits intelligents mais peu prudents, encore empêtrés dans ces préjugés qui veulent l'art compris de tous : et ceux-là ne

se rendent pas compte de la douleur qu'ils causent à ceux qui vraiment aiment ces œuvres, en les livrant à la prostitution des admirations (feintes souvent) populaires.

D'ailleurs un simple rapprochement montrera leur erreur et justifiera le méprisant orgueil des autres.

Sur un nombre donné d'hommes, l'énorme majorité est inintelligente (inintelligente au moins dans le sens très particulier que nous donnons à ce mot se rapportant à l'Art) et est dépourvue de toute espèce d'élévation de pensée. Donc l'avis de la minorité seul est susceptible de quelque valeur. Généralisons et nous trouverons cette vérité : le public auquel on a coutume

d'en appeler est incompetent et ses jugements dérisoires. Les grandes et belles œuvres sont l'exclusif et héréditaire apanage d'une minorité fermée, et plus grande est l'œuvre, plus restreinte la minorité compréhensive. Et l'œuvre la plus grande sera celle que seul son auteur pourra comprendre et aimer, et qu'il ne publiera pas gardant jalousement pour lui seul, sa jouissance.

Ceux qui portent en eux ce signe de supériorité de mépriser la gloriole méprisable d'un succès de publicité, ont peu à peu restreint le nombre d'exemplaires de leurs œuvres. D'autres, dont M. Vandrunen, ont fait mieux et n'ont pas même mis leurs livres en vente : éditions particulières. Envoyés seulement aux amis, à ceux signalés par les amis, puis à ceux lus par des affinités ou des sympathies artistiques. Voilà la vraie et honnête manière d'avoir un public pas trop scandaleux et ignare. Quelques inconnus peut-être, avec qui on eut pu être en communion d'idée, auront pu être oubliés, soit ! Mais au moins, votre œuvre, sang de votre moëlle, ne sera pas souillé aux poussières des devantures de libraires — d'occasion ou autre.

Maintenant toute idée juste et noble étant parodiée, il importe de savoir si l'œuvre qu'on rencontre est digne d'être classée parmi le « petit nombre. »

Pour l'œuvre de M. Vandrunen, hautement nous disons oui.

Cet œuvre, très intime, ne supporterait pas les bruits d'une publication tintamaresque et sa mièverie — sa caractéristique — en souffrirait bien douloureusement.

Une très rapide revue des volumes jà parus le démontrera.

Flemm-Oso.

C'est l'histoire d'un nègre océanien qui lancé, pas trop mal instruit dans notre monde européen y fait d'assez amères réflexions : la fabulation est faible et se soutient mal. Ce *Flemm-Oso* est trop Vandrunen, et la logique des impressions est très européenne et nullement mélanésienne et moins encore anthropophage. Parfois l'œuvre prend trop les allures d'un monologue, et étant notre horreur particulière pour ce genre d'anti-littérature, nous souffrons de voir *Flemm-Oso* plusieurs fois déparé d'aussi déplaisantes pages. Ces critiques formulées, reste un volume qui est un très remarquable début, écrit dans une langue très simple avec parfois des trouvailles et d'une jolie allure propre. Si cette œuvre nous paraît inférieure aux suivantes de M. Vandrunen, c'est que nous l'avons connue après les autres et que d'ailleurs de celle-ci à celles-là il y a un progrès constant.

Elles (1) cet écrin exquis de bijoux exquis où M. Vandrunen note les impressions purement psychiques que lui ont causés des minois entrevus, une promenade silencieuse, une femme qui passait, toutes hétaires qui ont couché dans sa pensée — et ce mormonisme intellectuel, ainsi qu'il le nomme, a tout le charme d'aventures galantes d'un homme d'esprit qui ne serait pas un fat.

Ce volume, le meilleur à notre avis, de Vandrunen, le donne en sa plus saillante personnalité, doucement sceptique, et d'une raillerie pas très cruelle,

d'un épicurisme nullement révoltant, et bien peu encombrant. *Elles*, est l'un des meilleurs livres sortis d'une plume belge et restera en notre littérature nationale.

Forêts (2) suite de paysages sylvestres d'une particulière acuité de vue et d'une curieuse et bien artistique recherche. Des pages rien que descriptives, mais avec en plus, cette pointe d'émotion en la nature, caractéristique bien monotone: la vue des choses. Cinq charmants poèmes de prose.

Quillebauf, œuvre de plus longue haleine; travail compliqué de patiente mosaïque littéraire où se trouve encaissé, en un rêve de moyen-âge, le moyen-âge tout entier dans son luxe d'ameublement, de costumes et ses primitives habitudes. Parfois cela ressemble trop à la description d'une salle de musée archéologique — mais grâce à un style souple et nerveux, conserve une allure bien personnelle — et nullement romanesque. Une belle étude de ce livre par notre ami Ernest Mahaim (3) nous dispense d'en parler plus longuement.

En reprenant l'ensemble de l'œuvre de M. Vandrunen, on est frappé par l'aspect un peu timide et en-dedans d'un art tout en nuances et en nuances effacées et fondantes. Sa phrase est claire, correcte et facile, pas toujours très riche, mais paraissant dédaigner la richesse plutôt que d'en manquer originairement. En tous il est un peu railleur et censeur et l'on pourrait mettre en épigraphe de son nom, l'épigramme de son premier volume: *Les roches des collines de Neilgherry montrent leur respect en faisant un pied-de-nez.* (Lubbock.)

Ainsi s'alignent déjà les titres, et chose singulière, en sa retraite un peu dédaigneuse, M. Vandrunen se trouve plus connu que bien d'autres qui ont essayé de faire claironner leur gloire embryonnaire aux quatre coins du journalisme. M. Vandrunen a eu confiance en quelques-uns, a méprisé la foule, et en est récompensé.

PIERRE M. OLIN.

Janvier 1889.

- (1) Voir compte-rendu Wallonie, février 1887.
(2) Voir compte-rendu Wallonie, janv. 88.
(3) Voir compte-rendu Wallonie, juillet 88.



A bord.

Un ciel de spleen. Le soleil boude
Sa fantasque amante, la mer —
Au bastingage du steamer
La foule aux yeux vagues s'accoude.

Dans un horizon nébuleux
S'est effacé la torré grise;
Et je pense à vous, l'âme éprise,
Edens baignés par les flots bleus!

Lointaines et troublantes Iles
Où les Créoles à l'œil noir
Bercent leur tendre nonchaloir
Sous un dais de palmes mobiles;

Pagodes aux toits d'or changeant
Où le mystérieux brahmane
Brûle l'ambre et la badiane
En des cassolettes d'argent;

Antiques plaines que féconde
Le fleuve béni des Fellahs;
Gange saint dont les kokilas
Et les bengalis chantent l'onde;

Palais de marbre ou les almés
En une grâce non pareille,
Miment la danse de l'abeille
Libre des voiles parfumés!

Je pense aux monts dont l'œil s'étonne,
Aux portiques de jaspe vert,
Au magique Orient, couvert
Des feux d'un soleil monotones,

Aux bacs de glace peuplés d'ours,
Aux pittoresques caravanes,
Aux frais oasis, aux savanes,
A des voyages au long cours!

Mais on se presse, voici terre :
Semblant railler mon rêve enfui,
Surgit d'un brouillard lourd d'ennui,
La morne côte d'Angleterre.

AUG. VIERSET.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAÎTRE :

BRANLANTES
rontispice et 20 eaux-fortes de
LOUIS MOREELS
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe,
caractères elzéviens.

Avant que disparaissent à jamais les
quelques bicoques du vieux Liège, il a paru
intéressant de noter en une édition de biblio-
phile ces tant joliettes parleuses du passé.

Heures de flânerie

(LE LONG DE LA LESSE)

A mon ami H. L.

Oh ! la suprême volupté de savourer par avance, frileusement blotti dans un coin de wagon — dont chaque tour de roue vous éloigne un peu plus de la grande ville bruyante —, le délicieux plaisir d'une longue flânerie dans un endroit pittoresque que le progrès inconscient n'a pas encore dépouillé de sa poétique sauvagerie, où les rocs n'ont pas encore tenté la cupidité des carriers, où l'herbe n'est pas constamment foulée par les pieds du promeneur banal, où la rivière ne reflète rien autre chose qu'un coin de montagne, la cime d'un arbre, une bande du ciel ou le fugitif nuage que le vent pousse en gémissant. Heures divines où l'on réalise cette existence sereine que l'on passe parfois ses veilles à décrire amoureusement et dont on goûte généralement si peu !

La matinée était fraîche, un brouillard intense noyait les choses, et des villages que nous traversons on ne distinguait que les gares mi-endormies autour desquelles allaient et venaient de matineux travailleurs dont les allures lentes laissaient deviner qu'ils n'avaient encore secoué qu'incomplètement la torpeur du réveil. Nous avions laissé Namur derrière nous et nous filions vers Dinant, tandis que la grise et morne enveloppe mettait toujours son opacité entre nos regards et le paysage. Une inquiétude vague nous gagnait. Nous sondions de l'œil le brouillard, pressés de savoir s'il cachait de sombres nuages pluvieux ou la sérénité d'un ciel doux. Tout à coup une brusque déchirure se fit. Une bande de ciel satiné nous apparut et les rayons d'un soleil gai vinrent se briser sur la nappe à peine ridée de la Meuse qui flamba comme sous la retombée des flammèches d'or d'un gigantesque feu d'artifice. Les gouttelettes de rosée appendues à la pointe des feuilles — un peu fripées par la froideur de la nuit — avaient de jolis scintillements de pierrieres; les coquettes maisons blanches à toits d'ardoises, échelonnées le long du fleuve, paraissaient plus blanches dans cette joyeuse lumière du matin, leurs toits semblaient plus luisants et, çà et là, une pointe de rocher saillant de la verdure découpait nettement ses arêtes grises sur le bleu du ciel.

Dinant. Rapidement nous traversons la ville gentiment blottie contre son rocher, heureuse et naïvement fière, semble-t-il, de la protection de sa majestueuse citadelle qui, de là-haut, braque perpétuellement sur les lointains la menace de ses créneaux.

Au moment où nous quittons la Meuse dont les flots de mercure roulent paisiblement à notre droite pour nous enfoncer dans la vallée de la Lesse, de délicieuses bouffées de fraîcheur nous arrivent dans un léger frissonnement de feuilles. Une immense fabrique en ruine dresse ses murs délabrés près de la rivière; de ses toits crévés saillent, comme des membres cassés, des bouts de charpentes noircies et, tout autour, bossellent de vieilles ferrailles dont le

teintes rouillées tranchent sur le fond vert de l'herbe. L'aspect lamentable de ce grand bâtiment qui s'effrite peu à peu entre les rocs imposants cachés sous une abondante toison de verdure nous cause une indicible satisfaction. Nous y voyons la revanche de la poésie contre le vandalisme industriel, l'écrasement de la science par la nature, qui n'a pas permis à d'inconscientes machines d'éteindre sous leurs ronflements la musique discrète des oiseaux et des feuilles, ni à d'orgueilleuses cheminées de mêler leurs fumées malsaines aux souffles purs des brises vivifiantes.

A mesure que nous nous éloignons des dernières demeures que toute ville fait pousser dans son voisinage comme ces frères surgéons que les racines d'un vieil arbre projettent hors de terre à des distances parfois considérables du tronc, la rumeur du monde affairé diminue graduellement. Peu à peu le silence triomphe et pour nous plus rien n'existe hors la bande de ciel qui nous est parcimonieusement mesurée par les rochers broussaillieux, et tapis d'herbe fine et luisante sur lequel nos pieds se posent en faisant flou, une rivière coulant paisiblement à nos côtés et de nombreux arbres aux frondaisons mouchetées de jaune par les piqûres des premières nuits fraîches. Dans le silence, les moindres bruits — cailloux crissant sous nos pieds, brindilles frôlées au passage, herbettes secouées par les pattes menues d'un insecte — ont d'extraordinaires résonnances. Il nous semble parfois que d'énormes cloches, agitées dans le lointain par des mains invisibles, poussent jusqu'à nous leurs vibrations décroissantes. Nos cœurs se gonflent, débordent de nos poitrines et se confondent avec l'âme des choses pour s'imprégner de leur émanations parfumées. Et l'on redevient réellement l'homme de la nature, candide comme un enfant, sensible comme une femme, capable d'admiration naïves et d'exclamations délirantes en présence d'une plaque de mousse aux adorables teintes de peluche mordorée ou devant la musique en sourdine d'un filet d'eau dont les gouttelettes, bondissant de pierre en pierre, semblent des grains de cristal éparpillés. Le soleil a des caresses toutes spéciales pour cette vallée étroite et sinueuse où ses rayons, tombant ici en gerbes serrées, là-bas se glissant comme une mince coulée d'or dans les interstices des feuilles, ailleurs se répandent en nappes de clarté blanche, font resplendir les mille nuances des frondaisons automnales. Ce repli de montagne où l'ombre triomphe sur la lumière étale le velours noir de ses feuillages mouillés, ce flanc de roc et paré de frondaisons d'un vert cru piqué de jaune et, dans le lointain, les broussailles d'une pente douce sont nimbées d'une brume violette où les rayons du soleil viennent se décomposer.

De temps en temps, une cheminée pointée à l'horizon, une maison en pierres grises se dessine et dans la salle basse d'un rustique cabaret, aux murs jaunés, nous allons boire, assis devant une lourde table de vieux chêne, le verre de lait que nous sert une forte jeune fille aux carnations roses et dont les grands yeux limpides, curieusement interrogateurs, se posent sur nous comme pour nous inciter à parler du monde bruyant que nous venons de quitter.

Après ces courtes haltes, nous reprenons nos pérégrinations par les prairies où se voient, çà et là, quelques personnes occupées au fanage du regain; le torse courbé vers le sol d'où monte un fort parfum d'herbes nouvellement fauchées, elles manient leurs râteaux d'un mouvement rythmique des bras et notre présence ne leur fait pas lever la tête malgré les aboiements furieux d'un chien quise hérisse à notre approche, montre ses crocs et décrit traitreusement un demi-cercle derrière nous.

Parmi ces silhouettes originales, entrevues au passage, une surtout captive notre attention. A un coude que fait la Lesse, sous une retombée de branches

souples aux feuilles lustrées, dans la tiédeur d'un joli mélange d'ombre et de lumière, une femme écopait sa barquette. Grande et forte, la figure jaune et plissée où luisaient deux yeux doux de contemplatif, ses cheveux noirs parsemés de fils blancs noués négligemment sur sa nuque, elle semblait tout absorbée par son monotone travail. Elle se redressa quand nous lui eûmes demandé de nous passer sur l'autre rive. Elle nous rendit ce service machinalement sans desserrer les dents, et après avoir reçu le prix de sa peine s'en retourna à l'endroit qu'elle venait de quitter pour y continuer sa besogne. Cette femme énigmatique et silencieuse nous intriguait. Pendant quelques minutes nous contemplâmes sa silhouette grise qui se mouvait sur un fond de verdure et en nous éloignant, tandis que le bruit de l'échope frappant les planches de la barquette résonnait toujours derrière nous, je songeais à quelque naïade, usée, vieillie, qui aurait survécu aux légendes et aux fées et qui, maintenant condamnée au rôle infime de passeuse, conserverait le souvenir de ces temps poétiques où, dans la splendeur des soirs d'été, sous le ruissellement des pâles rayons de la lune, de candides amoureux, échappés des châteaux voisins, voguaient paisiblement sur la rivière dans des barques dorées et mêlaient le susurrement de leurs baisers au murmure des feuilles chatouillées par les brises.

Séduite par cette vision, ma pensée furetait dans le passé, fluait doucement vers les temps primitifs, exhumait de vieilles choses originales et pittoresques, se délectait au parfum d'ambre qui se dégage des anciennes légendes fastueuses, quand nous vîmes, tout-à-coup, hérissant le flanc d'un rocher, d'affreux piquets teintés de rouge et de blanc, marquant la ligne que suivra le prochain chemin de fer, destiné à relier à la ville de Dinant les petits villages éparpillés le long de la Lesse. Ce brusque rappel à la réalité me suscita d'amères réflexions. Ainsi ces gens qui nous paraissent avoir conservé dans leurs allures quelque chose de primitif, dont nous nous expliquions le mutisme par l'amour jaloux de leur coin de terre pittoresque et la quotidienne contemplation des beautés naturelles répandues autour d'eux, — ces gens sont travaillés par des idées de lucre et rêvent d'exploiter leur vallée en facilitant l'accès à la foule banale des touristes viveurs! A la place des modestes cabarets, coquettement enfouis dans la verdure, s'élèveront des hôtels confortables où la traditionnelle branche de houx, servant d'enseigne, sera remplacée par le clinquant de voyantes lettres dorées. Les rocs seront évincés, une partie de leur verte chevelure sera impitoyablement rasée, et çà et là, un pont disgracieux enjambrera la rivière. Aux plaintes des cornilles tournoyant au-dessus des montagnes, au gazouillis des oiseaux dans les fourrés, à la chanson des ruisselets et aux murmures des brises s'uniront le roulement des trains et le sifflet strident des machines.

Cette désolante perspective nous rend plus chère la vallée à laquelle nous trouvons, maintenant que le soleil a disparu, un air d'indicible mélancolie. Il nous semble qu'elle a conscience de sa prochaine dévastation et nos yeux s'attachent avec plus d'amour sur les choses qui nous environnent. L'indéfinissable sentiment que nous éprouvons alors peut être comparé à ce qu'on ressent en présence d'une jeune fille aux grâces de statue mais dont les fréquents accès de toux révèlent qu'elle est phthisique. On se délecte à la vue de sa beauté, mais on songe à sa mort prochaine. Et cette pensée vous attriste, immensément.

Septembre 1888.

HUBERT KRAINS.





Japonaiseries.

Un ciel d'un bleu violent strié d'un blanc nuage. Et, saillant on ne sait d'où, se tord un tronc d'une rugosité moussue: il laisse s'échapper des branches gaiment fleuries aux printanières poésies, et sur elles perchés deux oiseaux, dodus et gras, lissent leurs plumes violettes.

Qu'ils sont haut, ainsi suspendus emmi les rameaux sans feuilles mais que chargés de roses! et quel mépris, les serins! pour le pays d'en bas — si minuscule: une miniature. Des jardins pas plus grands que les ongles aux carnations fines des courtisanes; de toutes petites cahutes comme des jouets de poupées. Et là dedans, sous des arbres mignons, pareils à des pétales au pollen écrasé, un monde de nains circule.

Un fleuve du même bleu que le ciel descend à travers la contrée vue de si haut et s'épand, mordu par les caprices verts de la rive, sous une passerelle en arc léger. Et là bas des collines d'un blanc sucré se mamellonnent, succulentes, en cônes de dessert, sur une fin d'horizon d'un rouge de cerise meurtrie.

**

Les hérons aux aigrettes fines suspendent sur des pattes longues comme des bambous leurs silhouettes rêveuses. Dans quel féérique décor! Des tons passés délicieusement, relevés seulement par de grandes fleurs de lys éclatantes à l'avant plan, et si décoratives!

Au long de l'onde qui ne reflète pas les collines d'opale voisines, voyez la floraison si artiste. O le printemps japonais! Nénuphars d'argent triste, avec des fleurs pareilles à d'idéals cœurs de cygne! Plantes aquatiques enliantées! Et des marguerites aussi, étoilant ce firmament chimérique. C'est comme rêvé, un jour bleu, par une fiancée jouant sur la viole, cet instrument bercé de pensers tendres, des airs à la fois blancs et roses. N'est-ce pas que c'est là, que, gardées par ces échassiers au long col mélancolique, des fées viennent s'aimer au bord de l'eau coulant douce comme un air de flûte d'ivoire sous les roseaux où s'accrochent pétillant d'esprit des oiseaux de paradis? Elles, plus candides pourtant que ces lys aux grâces déjà si frêles! Et cela — volupté blanche! — sans ce ciel immaculé et d'infini cristal, griffé du seul vol aigu des hérons pirouettant tout enivres d'air pur.

**

Un fond uniformément bleu, d'un bleu d'eau. Et décorativement une touffe de roseaux fleurie de rosacées blanches, lignées de sombre violet, aux corolles fantasques; et des œillets vifs, leurs bords dentelés.

Et s'accroche à une tige, sans que la fleur en sa beauté épanouie ploie son calice, un oiseaulet frénétique. Echappé à quelque nid tissé de soie et d'or dans le pays des lutins, avec mille grâces espiègles, il s'obstine de son bec rose et méchant à meurtrir la plante inoffensive et qui pardonne, autour de laquelle ses pattes se crispent. Une attitude de colère aigue, ailes déployées et vibrantes, huppe dressée en défi rouge. Le cou se retourne, gonflé d'aggression comique, dessus le ventre plumé de jaune. Et il vole imprudemment ainsi sans crainte de se couper aux roseaux effilés. Est-ce jalousie de la fièvre et simple plastique de l'élégante rosacée? Est-ce soif d'une gouttelette qu'il espère faire pleuvoir comme un pleur?

Qu'il s'envole tantôt, caprice passager, dans le bleu où se perdra, avec ses derniers cris, sa passion d'un instant et vite oubliée.

O-MO-CA-NAÏ.

Rêve d'Etudiant.

Miserere!
STUART MERRILL.

Je rêve d'une grisette aux cheveux filasse, coiffés d'un coquet chapeau printanier, aux malins yeux bleus dardant l'oeillade, aux rouges lèvres attirantes, à la poitrine juvénile et suave en la cambrure d'une taille élégante. Je rêve d'une grisette pareille à *Miss Dispute*.

Mais une vision m'obsède; la vision de Mlle Corniflard, la maigre fiancée aux bandeaux noirs — peu fournis et virginalement lissés — la femme à moi destinée par l'oncle Justin, qu'il s'agit de satisfaire! (espérances: 300,000 balles, ça vaut la peine.)

En mon rêve, les yeux mornes de ma future conjointe s'allument d'une flamme vengeresse, ses lèvres minces et pâles crachent de sanglants reproches, sa gorge plate halète d'indignation sous sa robe d'une coupe antédiluvienne. La vision d'une femme — non, d'une planche! — pareille à Mlle Corniflard m'obsède.

Or, ceci c'est l'alternative du Bien et du Mal, de la Vertu et du Vice, de la silencieuse Rigidité et de l'Entrechat rigolatif, dont la double hantise m'embête, parfois, aux heures trop longues des cours.

Je suis perplexe.

GIRAZOLLET.



Le Corbeau.

En une songeuse nuit, il m'apparut tel, le fatal et allégorique corbeau d'Edgard Poë.

... C'était en la désespérance infinie de la Pensée cherchant à pénétrer dans l'Au-Delà, y trouver un rayon lumineux, une trêve à la tristesse négative de la vie, ... toujours le noir, le noir fatidique et menaçant du corbeau d'Edgard Poë.

L'avez-vous vu? Il est nulle part et partout, toujours il est là, regardez donc ces déploiements d'ailes, ombres fantastiques... Nulle part et partout, toujours fatidique et menaçant, il est là, le corbeau d'Edgard Poë.

L'homme insensé en son rêve, le cherche ce bonheur que son Dieu dans la Destinée lui a promis. Dans son désespoir il cherche, voudrait percer le Noir immense des Nuits, voile du destin, et ne trouve que le corbeau d'Edgard Poë, fatidique et menaçant toujours.

Pourtant en sa souffrance, l'Ame exhale sa Pensée, l'immatériel de l'Etre agissant seul, la chair étant endormie, ignorant: la Douleur désespérée trouve en la tristesse des Nuits une sœur et s'épanche... mais, percevable aux seuls *Esprits* il est là fatidique et menaçant le corbeau d'Edgard Poë.

La Pensée alors dans un superbe redressement d'orgueil veut, idéale chimère d'un esprit s'éteignant, veut, ultime tentative, avant de disparaître à tout jamais dans les Ténèbres morales, repasser en l'Ame malade, toutes les Joies offertes, en Espérance! à l'Homme.....

... « N'existerait-il donc plus pour l'Ame endolorie un dernier espoir de Bonheur, consolante douceur pour les malades? » Jamais plus! Jamais plus! répond le corbeau d'Edgard Poë.

... « Vingt ans! Le chagrin ne tue pas à cet âge, le cœur ne meurt pas ainsi, non, il faut revivre une vie nouvelle! Pourquoi pas?... Le bonheur est éternel, elles ne meurent pas les créations de Dieu, l'espoir en notre âme ramènera le bonheur! Jamais plus! Jamais plus!... Rien? Rien? Et... Elle??... Jamais plus!... « Dans l'Eden

des Esprits par l'abandon de la Matière plus d'humaines souffrances alors?... Jamais plus! Jamais plus!

Séduite, grisée, la Pensée ne laisse plus la Chair se réveiller, par sa volonté, et dans l'Au-Delà elle suivit le corbeau, le noir et fatidique corbeau d'Edgard Poë...

Mais, ... le corbeau revint et de son bec déchira la chair déjà exsangue et se détachant par morceaux...

... Alors, il m'apparut joyeux et sinistre le corbeau d'Edgard Poë.

Et tel, que d'hommes l'ont écouté, à leur insu, dans leur rêve, le corbeau d'Edgard Poë!

PAUL MAURY.

Salies de Béarn, le 4 septembre 1888.



Bibliographie.

La Wallonie donne en sa livraison de décembre:

René Ghil, *Train du soir (vers)*; Albert Saint-Paul, *Album parisien*; Gabriel Mourey, *Vision, (vers)*; Hubert Stiernet, *Remords, conte*; P. M. O., le théâtre de Meiningen; Ludwig Gheldre, Richilde; L. Hemma, Musique;

Chronique littéraire:

Albert Mockel, *Le Tourbier*; Célestin Demblon, *Noëls wallons*.

A GAND.

L'almanach de l'Université va paraître. Y est jointe une partie littéraire dont voici le sommaire: *Amour et Haine*, Aug. Vierset; *Guidel*, Fritz Ell; *Mascarade*, Valère Gille; *Reine illusion*, Ch. Van Lerberghe; *Le Temple*, Arth. Dupont; *Edmond Mauve*, Petrus Pirus; *In memoriam*, Paul Montane; *En province*, Georges Meunier; *C'est si bon d'aimer*, Carolus Rex; *Le Réveil*, Fritz Ell; *Souvenir*, Carolus Rex; *Pourquoi je deviens fou*, Aug. Moëlcamp; *La Grande sœur*, G. Garnir; *Histoire vraie*, Noue; *O les femmes!* Moriski.

Aux rives d'or.

Un album que viennent d'éditer artistiquement Plon et Nourrit. Mars y a croqué, de son crayon très fin, promeneuses et promeneurs épanus sur le littoral méditerranéen, plages inondées de soleil dont la vue seule égaie et réchauffe.

Les nouveaux-nés.

Viennent de paraître chez E. Deman, à Bruxelles: *Les débâcles* par Emile Verhaeren, un vol. tiré à 100 exemplaires dont 5 sur Japon — 50 fr. —, 45 sur Hollande avec frontispice d'Odilon Redon — 12 fr. —, et 50 sur Hollande sans frontispice — 8 fr. —.

**

Chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles, un livre tiré à 60 exemplaires, à fr. 2-50 l'un; titre: *Imagerie Japonaise*, par Jules Destree. A l'un des numéros prochains l'analyse de ces deux volumes.



Des *Ecrits pour l'art*, dans le No 2, se lit cette prose très fine.

De l'Album Parisien

C'était rue Oudinot, chez François Coppée, le matin des Dimanches, une émue impression de timidité naïve lorsque d'une allure camarade se tendait la main de l'hôte attirante en l'intimité de l'étroit cabinet de travail que bien facilement encombrement trois ou quatre sièges d'amis.

Au delà des frêles rideaux crème

de la seule fenêtre, s'accusait une mélancolie d'arbres sous un plein ciel, et un mutisme d'oiseaux volant près dans le silence de l'hivernal paysage offrait une bonne sensation de campagne un écoulement pluri-naire de familial repos au fond d'un confortable chalet mignon bercé par quelques pâles conversations d'intimes, tandis qu'épaississait la buée légère des cigarettes enveloppant de ses bleutées gazes les chers aimés des heures d'isolement: les livres abandonnés un peu partout. D'éclatants neufs à demi coupés sur la table de travail; de presque chiffonnés couvrant les petits sièges; de nerveusement feuilletés à l'aise au bord de l'armoire en vieux chêne bourrée de volumes chantant d'indescriptibles variations de couleurs, une insaisissable symphonie de tons sous les voiles écartés de satinette vieux sang, — en face d'un meuble de Boule dont les vantaux vitrés étaient refermés sur le dos des tomes, et d'un sévère alignement d'in-quarto dodus étagés au fond d'une ensorceleuse pénombre.

Le départ de quelqu'un emportait l'extase quand de l'hôte qui l'accompagnait se promenait la claire gamme du coin de feu rouge à travers un essai de salon jusqu'après la salle à manger, au seuil de la porte bourgeoise, dans la cour.

ALBERT SAINT-PAUL.

Musique.

Il y a eu l'année dernière — le 23 décembre — une audition d'élèves lauréats, au Conservatoire.

Rien n'y était remarquable, si ce n'est l'obstination avec laquelle on sert au public le ragout ingénieux intitulé « violons à l'unisson. » On veut faire entrer cette chinoiserie dans nos mœurs. Il ne manque plus que cela; nous sommes déjà propres avec les concertos mutilés ou dont on intervertit l'ordre des parties. Voici maintenant des exercices dignes de Franconi.

A quand « la Vitesse » de Czerny par toutes les classes de piano à l'unisson? Unisson toutes les clarinettes pour jouer l'immortelle *Élégie*!

Voyons! que peut avoir d'artistique l'exécution par plusieurs instruments, d'une pièce composée spécialement pour un seul? Que retirent les élèves de ces évolutions publiques?

A moins que — *utile dulci* — cela ne leur serve, pour quand ils seront gardes-civiques.

P.

Chronique des Théâtres.

AU GYMNASÉ.

Le Demi-Monde souvent joué ici, jadis, semblait n'être pas de nature à divertir le public. Le Gymnase vient de prouver le contraire.

Mme Miller s'y dévoile comédienne exquise; ses allures onduleuses, ses moindres gestes, son organe caressant, tout en elle est d'une parfaite distinction. — M. Nerissant, lui aussi, joue très correctement, en acteur qui « comprend » son rôle. — M. Marmignon garde son jeu vulgaire et sa voix désagréable.

Mme Bridchel, — ancienne ingénuité du Gymnase, sous la direction Brindeau — a très avantageusement remplacé Mme Arosa.

Mme Andral reste excellente; aussi M. Vaslin, ces deux dans des rôles effacés.

MORISKI.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

LA BANDE A BEAUCANARD

PAR GEORGES ROSMEL.

Nouvelles cocasses et récits drôlatiques, imprimés en une plaquette de grand luxe ornée d'un dessin par E. BERCHMANS.

PRIX: fr. 0-50.

Sera expédié franco, dès son apparition, à quiconque adressera, dès à présent fr. 0-50 en timbres-poste à M. d'Heur, libraire, rue du Pont-d'Ile, à Liège.

Imp. Aug. Bénard, Liège.

du
et de
be na
tr d'ch
m ti
m cl
h m
c n
d p
s d
a u
r c
s



CR
AIR
DE LA
NUI
T

CR
ROQUIS NOCTURNES

Joseph D.

Supplément au journal CAPRICE REVUE

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE

MAISON
DE VENTE
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

LIBRAIRIE L. GEORGE

60, RUE DE LA CATHÉDRALE, 60
Abonnement de lecture { 10 frs par an ;
2 frs par mois.
Les nouveautés sont données en lecture le jour même de leur apparition.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

CHAPELLERIE CIVILE ET MILITAIRE

A. WILLEAUME

PLACE VERTE, 5, LIÈGE.

Nouvel assortiment de gibus pour soirées.
Cannes et parapluies anglais.
Vêtements imperméables. Plaid.
Succursale : rue de la Station, à Hammut.

Théâtre Royal de Liège

Bureaux à 6 1/2 h.

Rideau à 7 h.

Dimanche 6 Janvier.

LES HUGUENOTS

Grand-Opéra en 5 actes, paroles d'E. Scribe,
musique de Meyerbeer.

Raoul de Nangis, MM. Doria. — Nevers,
Génécard. — Marcel, Séverac. — Comte de
St-Bris, Lissoty. — Maurevert, Schauw. —
Tavannes, Marcello. — de Méru, Deprez. — de
Retz, Bovy. — Un crieur, Bovy. — Valentine
de St-Bris, Mmes Duzil. — La reine Margue-
rite, Bellemont. — Urbain, Frasset. — 1^{re} de-
moiselle d'honneur, Adam. — Léonard,
Adam.

Seigneurs, pages, étudiants, valets, etc.

Danses réglées par Mlle Rosetti.

Au 2^e tableau : *Les Baigneuses*.

Au 3^e acte : *Pas des Bohémiennes*.

Dansés par Mlles Rosetti, Casilda, Blanche,
Georgette, Judith et les dames du ballet.

Lundi 7 Janvier.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

Opéra-comique en 3 actes, paroles de Rosier
et de Leuven, musique d'A. Thomas.

M. Jourdain remplira le rôle de Shakespeare.

MM. Mauguère, Latimer. — Lissoty, Fals-
taff. — Schauw, Jérémy. — Magnée, un Huis-
sier. — Ista, Jardis. — Mmes Bellemont, Elisa-
beth. — Frasset, Olivia. — Adam, Nelly. —
Fontaine, Une dame d'honneur.

Seigneurs, Dames de la Cour, etc., etc.,

Théâtre du GYMNASÉ

Bureaux à 7 h.

Rideau à 7 1/2 h.

Mardi 8 janvier

L'ÉTRANGÈRE

Comédie en 5 actes de Alexandre Dumas fils.
Duc de Septmonts, MM. Marmignon.

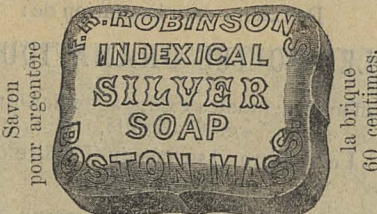
Clarkson, Nersant.
Gérard, Andral.
Rémonin, Mandar.
Moriceau, Lacroix.
Guy des Haltes, Guy.
de Bernecourt, Bressolles.
Calmeron, Perrin.
d'Hermelines, David.
René, Robert.
Mistriss Clarkson, Mmes Miller.
Duchesse de Septmonts, Daurelly.
Comtesse de Rumièr, Kerby.
Mme d'Hermelines, Arosa.
Mme Calmeron, Haury.

Prochainement :

O LES FEMMES !

H. FONDER-BURNET

48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.



Craie de bijoutier pour argenterie,
la brique 0-25.

POUDRE TEXIENNE

pour détacher instantanément à sec les
vêtements de toutes couleurs et notamment
sur les gris les taches s'enlèvent avec une
merveilleuse facilité.

Cette poudre, faite spécialement pour ôter les
taches d'huile et de graisse, est préférée à tous les
liquides employés dont l'odeur est insupportable,
et qui, par leur nature même peuvent altérer les
couleurs, elle est plus expéditive, plus économique
et ne laisse aucune odeur.

Prix : petite boîte 0-35 ; grande boîte 0-60.

FABRIQUE DE PARAPLUIES

et Cannes en tous genres

J. P. VAN MISSIEL dit VALET

46, RUE DU PONT D'AVROY, 46

Recouvreur et réparations instantanées.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

BRUXELLES 1888 { MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DIPLOME

Typographie - Chromolithographie -

Aug. Bénard -

Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

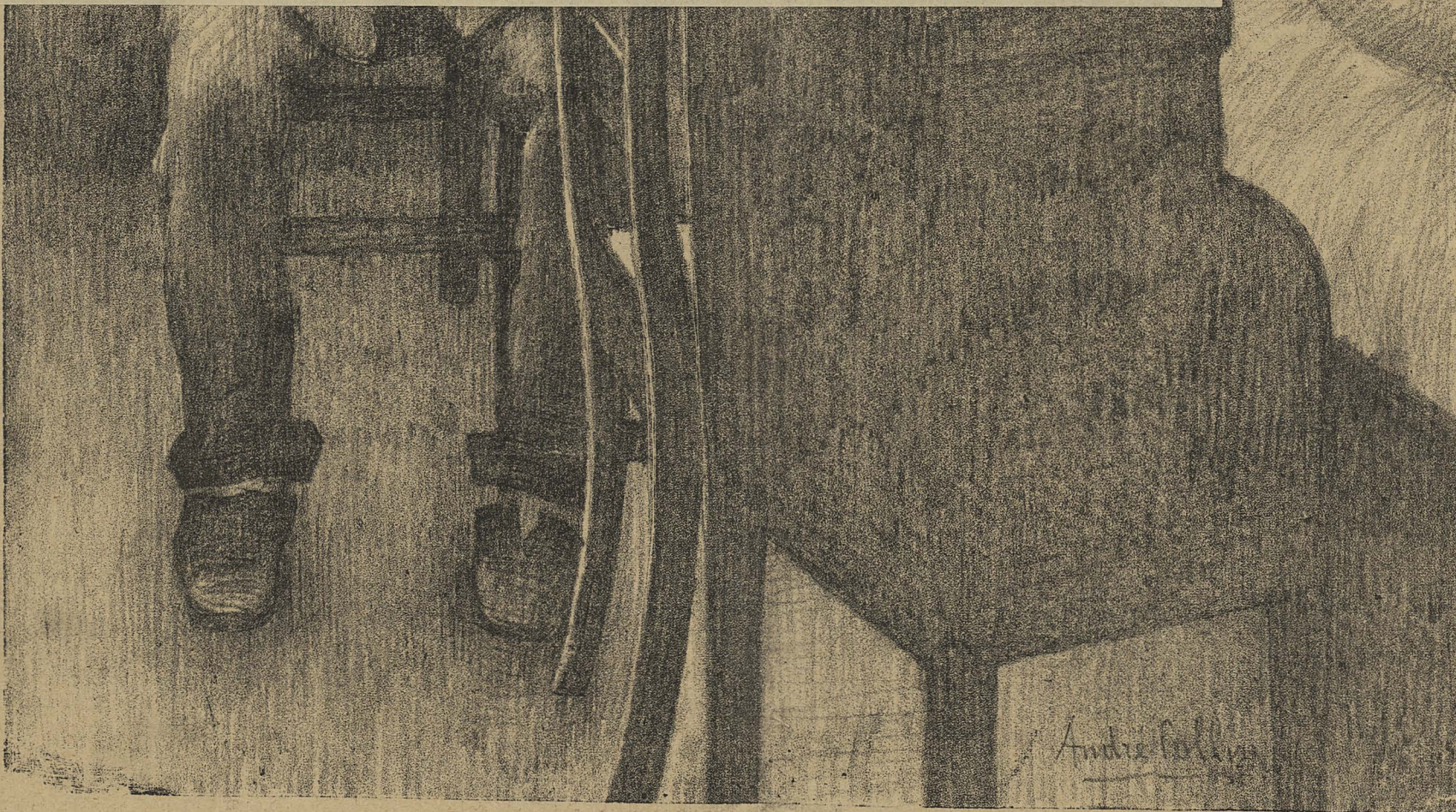
ÉRO 15 CENTIMES

VUE

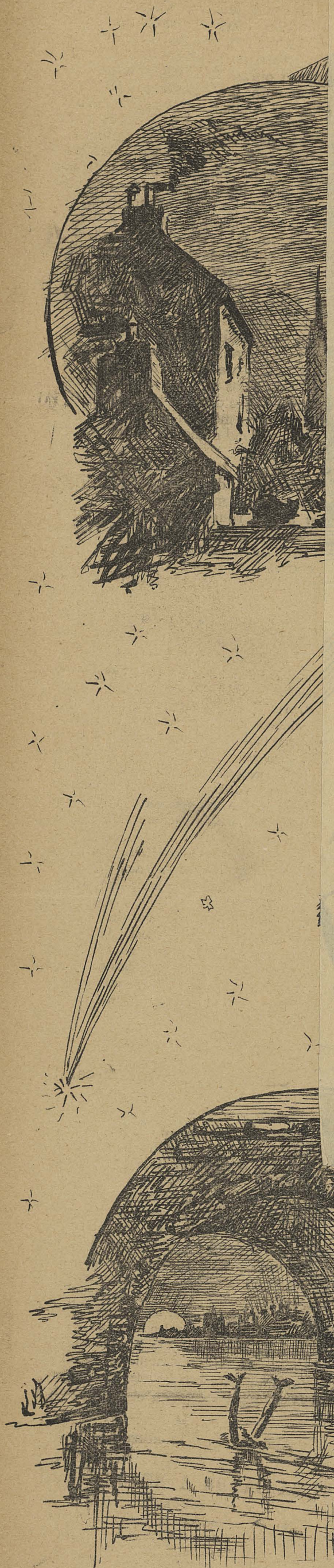
ENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



d'et de be na tr d cl m ti n c h n c r c l s c



Le Roquis Nocturne

Joseph D.

CADEAUX. NOEL, NOUVEL-AN
THE CONTINENTAL BODEGA Cy
22, PLACE VERTE, 22
fournit un élégant panier de vins d'Espagne
et de Portugal assortis pour
20 & 22 fr. 25 fr.
le panier de 6 bouteilles le panier de 12 demi-bout.

A LOUER

V^{ve} ELISE MAGIS
RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.
Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. —
Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, ita-
liennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand
choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres,
Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze
doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en
bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums
de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. —
Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins.
Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^{re} marque. — Objets
de ménage. — Dépôt des thés de la maison Roelofs d'Am-
sterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et
en terra Cotta de Copenhague.

34, Rue de l'Université
ÉDITEUR DE
MUSIQUE
V^{ve} LÉOP. MURAILLE
Location
de partitions
Richilde, Roy d'Ys, Siegfried,
Tristan, etc.
Envoi franco du Catalogue sur demande.

RÉOUVERTURE DES MAGASINS
DE
TAPISSERIE & AMEUBLEMENT
DE
DD. CHAPPELLE,
Place des Carmes, 9, LIÈGE.

A LOUER

Théâtre du Pavillon de Flore.
Bureaux à 6 h. Rideau à 6 1/2 h.
Dimanche 6 Janvier 1889
Deuxième représentation de:
LES FOLIES DRAMATIQUES
Bouffonnerie musicale en 5 actes de Dumanoir
et Clairville.
Le plus grand succès du Théâtre du
Palais-Royal.

Distribution: Grosmenu, directeur de théâ-
tre, MM. Raimbault. — Griotet, Caracalla,
empereur romain; Niaso, fort-ténor; le comte
Géraldini; Myrtille, berger, Ancelin. — Ste-
Rose; Macrin, préfet du prétoire, vieillard;
1^{er} berger; Lagingeole, vieux soldat, aujour-
d'hui herboriste dans les Alpes, Couly. —
Choufleury; Geta; Gargouillada; Tremolo;
2^e berger, Vienne. — Gimblette; Livia; Ca-
briola; Paquerinette; une nymphe, Mesd.
G. Raimbault. — Tromboline; un soldat ro-
main; Cupidon, Fiot. — Une jeune dame,
Belini. — Monsieur Salivard, MM. Clasis.
— Frisolin; 3^e berger, Degrange. — Géraumon,
aubergiste, Thys. — Un régisseur, Garnier.

La scène se passe à Pithiviers. Le premier
acte, à l'Hôtel du Grand Cerf; les autres actes,
au théâtre de la ville.

LE GRAND MOGOL
Opéra-Bouffe en 4 actes, de MM. Chiviot et
Duru, musique d'Edmond Audran.
Mignapour, MM. A. Gardon. — Nicobar, R.
Ancelin. — Joquelet, Perrin. — Crackson,
Thys. — Madras, Garnier. — Le grand Brah-
mane, Vaillane. — Un officier, Henrotte. —
Irma, Mesd. Perrouze. — Bengaline, Loys. —
Kioumi, Tack.
Seigneurs et dames de la cour, bayadères,
gardes du palais, rajabs, esclaves, gens du
peuple, etc.
Ordre du spectacle: 1. *Les folies dramati-
ques.* 2. *Le Grand Mogol.*

Théâtre du GYMNASE
Direction L. Teillet.
Bureaux à 6 h. Rideau à 6 1/2 heures.
Dimanche 6 janvier 1889.
LA GRANDE MARNIÈRE
1^{er} Tableau. — Carvajan et Clairefond.
2^{me} " — Une fête à la Neuville.
3^{me} " — Le laboratoire du Marquis.
4^{me} " — Confrontation. (Décor nou-
veau de M. Lemaître.)
5^{me} " — Le Cabinet de Carvajan.
6^{me} " — Acquittement.
7^{me} " — Dans la Grande Marnière.
(Effet de Nuit) décor nouveau
de M. Lemaître.
8^{me} " — Chez Malezeau.

Carvajan, MM. Nerissant. — Pascal Carva-
jan, Marmignon. — Le marquis de Clairefond,
Lacroix. — Robert de Clairefond, Andral. —
Malezeau, Mandard. — Le Roussot, E. Vaslin.
— Groix-Mesnil, Daurelly. — Cassegrain, Har-
lin père. — Fleury, Perrin. — Tondeur, David.
— Pourtois, Bressol. — Un juge d'instruction,
Donnat. — Tourette, Guy. — Ant. de Clairefond,
Mmes Vallia-Daurelly. — Mlle de St-Maurice,
Kerby. — Rose, Jeanne Haury. — Madame
Tourette, Arosa. — Madame de St-André,
Haricia. — Alice Dumontier, Slusse.

ODETTE
Comédie en 4 actes, de V. Sardou.
Le comte de Clermont-Latour, MM. Ners-
sant. — Philippe La Hoche, Andral. — Becha-
mel, E. Vaslin. — Le général Clermont-Latour,
Lacroix. — Morizot, Harlin. — Docteur Oliva,
Perrin. — Frontenac, Marmignon. — de Meryan,
Bressolles. — Narcisse, Guy. — Valençon,
Worms. — Cardailhan, Mandar. — Don Ignacio,
David. — Eustache, Robert. — Chevalier Cara-
vani, Eugène. — Guillaume, Lucien. — Odette,
Mmes Miller. — Bérangère, Andral. — Baronne
Cornaro de Ria, Daurelly. — Juliette, Fournier.
— Sarah, Kerby. — Angelina, Arosa. — Mme
Morizot, Harricia. — La comtesse Karola,
Haury. — Olga, Sluse.

Nouvelle et merveilleuse découverte
qui ferait croire que le fameux problème de
l'extraction du diamant, du charbon est enfin
résolu.
DIAMANTS MAGNIN
Imitation tellement parfaite du brillant qu'il est
impossible au plus fin connaisseur de discerner le
vrai du faux. — L'éclat, la durée et la taille sont
irréprochables.
Montés en or ou sur argent contrôlé
depuis 5 frs.
S'adresser à M. CLÉDINA, rue du St-
Esprit, 73, à Liège, seul agent dépositaire
de la fabrique Magnin, bijoutier à Corcelles-
Neufchâtel (Suisse).

A LOUER

Liège, Imp. Aug. Bénard.